

L'IMPRIMERIE PLANTINIENNE. — LE MUSÉE PLANTIN-MORETUS.

Alors que son mouvement commercial en avait fait une des plus opulentes cités de l'Europe ; alors que, toute-puissante, elle traitait d'égale à égale avec Venise, Gênes, Florence, avec tous les grands centres commerciaux du monde ; alors que, triomphante, elle détrônait Bruges, sa fameuse rivale, Anvers devenait le foyer d'un admirable mouvement intellectuel. Ses marchands aimaient et vénéraient l'Art, qui immortalise ; et largement ils ouvraient leur bourse, protégeant de leur or les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes de cette époque, tous ces incomparables artistes dont les chefs-d'œuvre ont survécu aux siècles comme d'impérissables souvenirs de nos splendeurs passées. C'est alors que naquit dans la somptueuse métropole cette fameuse école d'Anvers dont Pierre-Paul Rubens fut la gloire et le forgeron Quinten-Massys le fondateur ; c'est alors que surgit cette corporation célèbre : la Gilde de Saint-Luc, qu'ont illustrée plusieurs générations d'artistes.

L'école flamande vit le jour à Bruges, sous les ducs de Bourgogne. Ses premiers chefs furent les Van Eyck, Hans Memling, Vander Weyden et Van der Goes. A Anvers Quinten-Massys eut pour contemporains les



frères Van Cleef, Michiel de Gast, Joachim Beukelaer, Jérôme Kock, Mathieu Kock et d'autres encore dont les noms sont peu connus. Son successeur le plus brillant fut Frans Floris à côté duquel se groupèrent bientôt Martin De Vos, Henri Van Balen, les Francken : Jérôme, Ambroise et Nicolas, Jean Jordaens, Lambert Van Noort, Crepin Van den Broeck, Paul Bril, Gilles Van Conixloo, Congnet, Mathieu Bril.

Il faudrait un volume pour les citer tous ; contentons-nous donc de rappeler les noms des principaux d'entre eux et continuons la liste par Otto Venius, l'un des maîtres de Rubens, Barthélemy Spranger, François Porbus, Lucas de Heere, Pierre Aertsen, Guillaume Key, Corneille De Vos et Adam Van Noort.

Ce dernier fut le premier maître de Rubens, dont les contemporains sont Van Dyck, Jacques Jordaens, David Teniers, Adrien Brauwer, Breughel « de Velours, » Corneille Schut, Gaspard De Crayer, Gonzalès Coques, Daniel Seghers, Jean Fyt, François Snyders et Boeyermans.

Viennent ensuite Jean-Erasme Quellin, François Goubau, Adrien Van Utrecht, Gérard Zeegers, Théodore Rombauts, etc., etc.

Parmi les sculpteurs qui contribuèrent à la gloire artistique d'Anvers, il faut citer Erasme Quellin le Vieux, Artus Quellin, Pierre Verbruggen, Jean Collyns de Nole, Kerriex, Gérard Van Opstal, Mathieu Van Beveren, Jean Cardon et Jacques Jonghelings.

La gravure est représentée par Abraham De Bruyn, Gilles Sadeler, Adrien Collaert, Théodore Galle, Corneille Galle, Van Schuppen, Lucas Vosterman, Pierre Pontius, Nicolas Pitau, Corneille De Wael, Martin Vander Goes, Jean-Baptiste De Wael, Jacques Le Bie, Henri Snayers, Panneels, Jacques Fouquières, Pierre Clowet, Pierre De Jode, Corneille Vermeulen, Jean Witdoeck et par Gérard Edelinck, un très grand artiste.

Bien avant l'invention, par le Florentin Marc Finiguerra, de la gravure sur cuivre, la gravure sur bois était pratiquée à Anvers ; plusieurs historiens prétendent même qu'elle y fut inventée. Des missels du commencement

du x^e siècle sont imprimés à l'aide de caractères gravés sur bois. Lorsque Gutenberg et Laurens Coster eurent trouvé la lettre mobile, les imprimeurs anversois les suivirent dans la grande voie qu'ils venaient d'ouvrir. Bientôt



GÉRARD EDELINCK.

les presses de ces derniers produisirent ces ouvrages remarquables, dont nos archives nationales possèdent encore de rares exemplaires. Les imprimeurs les plus connus établis à Anvers au x^e siècle furent Mathys

Van der Goes, Thierry Maertens, qui introduisit la typographie à Alost, Gérard Leeu, Adrien Liesveld, Godefroid Back, Eckert Van Stambosch, Jan Van Doesbosch, Michel Van Hoogstraten, Roland Van den Dorpe, Henri Van Rotterdam et Claus de Grave.

Au xvi^e siècle nous voyons se fixer dans l'artistique métropole Pierre Coeck d'Alost, Jérôme Kock, Huybrechts, Wiericx, Adrien Collaert, Galle, Sadeler, Devriendt, Gilles Van Diest et Christophe Plantin, le roi des imprimeurs anversoises, dont les ateliers, le matériel et les précieuses collections, conservés religieusement par ses descendants, ont été cédés il y a quelques années à la ville d'Anvers. Depuis 1877 l'imprimerie Plantinienne est devenue le Musée Plantin.

C'est par une courte description de ce Musée, et par quelques notes sur l'illustre fondateur de la célèbre officine que nous terminerons cette histoire très sommaire des monuments du vieil Anvers.

Christophe Plantin naquit à Saint-Avertin, près de Tours, en 1514.

Un imprimeur de Caen, Robert Macé, fut le premier maître de Plantin. Le jeune homme apprit dans ses ateliers ce métier qu'il devait élever plus tard à la hauteur d'un art.

Jusqu'en 1545 nous le voyons vivre en Normandie ; à cette époque il épouse Jeanne Rivière, et part peu de temps après pour Paris avec sa femme. Il y reste quatre années, pendant lesquelles il se perfectionne dans son métier, puis un beau jour les Pays-Bas le tentent et il arrive à Anvers.

Merveilleux artisan, Christophe Plantin se créa au bout de quelques années, à force de persévérance et de travail, une brillante situation. Il s'occupait surtout de reliure, de dorure sur cuir, de maroquinerie. A cette époque de sa vie se rattache un épisode qu'il n'est pas sans intérêt de raconter ici, car il faillit devenir fatal au fondateur de l'imprimerie Plantinienne. On était en 1555. Le seigneur du Çayas, secrétaire du roi Philippe II, commanda un jour à Christophe Plantin un écrin dans lequel il désirait envoyer à son aimable souverain un bijou de valeur.

Plantin excellait dans ce genre de travail, il se surpassa cette fois et fit de cet écrin une petite merveille, digne des magnifiques pierreries qu'il allait contenir. L'ouvrage achevé, il voulut le porter lui-même à de Çayas, n'osant pas confier son œuvre à l'un de ses ouvriers, et bien que la nuit rendit les rues peu sûres, l'artisan se mit en route précédé par un valet qui tenait une torche allumée.

Au moment où les deux hommes arrivaient au Pont de Meir un groupe d'inconnus les entoura, et à la lueur du falot des épées nues reluisirent dans l'ombre. Épouvanté, le domestique prit la fuite ; quant à son maître, à peine avait-il eu le temps de se rendre compte de cette lâche agression qu'il tombait sur le pavé, frappé d'un furieux coup d'épée.

Les spadassins, le croyant mort, prirent la fuite ; quant à Plantin, il eut encore la force de se traîner jusque chez lui — il demeurait près de la Bourse — perdant son sang par une large blessure. Pendant plusieurs jours le malheureux fut entre la vie et la mort ; enfin, grâce aux soins dévoués dont il était entouré Plantin se rétablit. Mais il dut abandonner le métier de relieur et de maroquinier, qui l'obligeait à courber le corps sur son ouvrage.

On sut plus tard « qu'il y avait eu erreur. » Les agresseurs de l'artisan s'étaient mis, en sortant de table, à la poursuite d'un joueur de guitare dont les sérénades les avaient empêché de dormir la nuit précédente. Ils savaient que l'homme devait passer par le Pont de Meir, et ils le guettaient, la rapière hors du fourreau, lorsqu'ils virent arriver Plantin, qu'ils prirent pour le musicien.

On sait le reste.

A peine rétabli, Christophe Plantin commença à se consacrer exclusivement à la profession d'imprimeur, qu'il avait quelque peu négligée, et l'année même du guet-apens il publia son premier livre à Anvers. C'était un ouvrage italien de Giovanni Michele Bruto, intitulé : *la Institutione di una fanciulla nata nobilmente* (l'Institution d'une fille de noble maison).

Tout catholique qu'il était, Christophe Plantin n'échappa pas aux soupçons qui, à cette époque néfaste, planaient sur un grand nombre d'imprimeurs. Accusé d'avoir fait servir ses presses à l'impression de livres hérétiques, notamment d'un opuscule intitulé : *Briefve instruction pour prier*, il subit d'incessantes persécutions. Des perquisitions furent faites chez lui ; on emprisonna plusieurs de ses ouvriers, on saisit ses papiers et ses livres, et c'est miracle s'il ne subit pas le sort de Jacques Van Liesvelt et de Frans Fraet, décapités en place publique quelques années auparavant parce que le Saint-Office les accusait d'hérésie.

Un beau jour, ne se croyant plus en sûreté à Anvers, Plantin retourna à Paris ; il y resta un an, et pendant ce temps il simula une vente de son imprimerie et de son matériel.

Des amis, de soi-disant créanciers, s'en rendirent acquéreurs. Plus tard une association dont Plantin était le chef se forma à Anvers. Elle se composait du docteur Goropius Becanus, des frères Corneille et Charles Bomberghe et de Jacques de Schotti.

Cette association, qui permit au grand imprimeur d'étendre considérablement ses travaux, dura jusqu'en 1567, et lorsque Christophe Plantin se sépara de ses associés il donna ce prétexte qu'ils sentaient le fagot et que leur orthodoxie laissait énormément à désirer. Cela tendrait à prouver que les soupçons conçus par l'Inquisition à l'égard de Plantin étaient profondément injustes. Il faut croire que c'était aussi l'avis de Sa Très Catholique Majesté Philippe II, car dès lors Elle accorda toute sa protection à l'imprimeur, lui avançant 21,200 florins pour commencer l'impression de la Bible Polyglotte, l'ouvrage le plus important qui soit sorti des presses plantiniennes. Philippe II fit plus : il envoya à Plantin le théologien Arias Montanus, son chapelain, qui fut chargé de la correction de l'ouvrage.

La Bible Polyglotte parut en 1573. Simultanément la célèbre officine produisit ses premiers bréviaires et les livres liturgiques pour l'Espagne ;

bientôt elle lança dans la circulation des milliers de missels et de psautiers, pour lesquels Plantin ne payait pas la dîme, en vertu d'un privilège que le roi lui avait accordé.

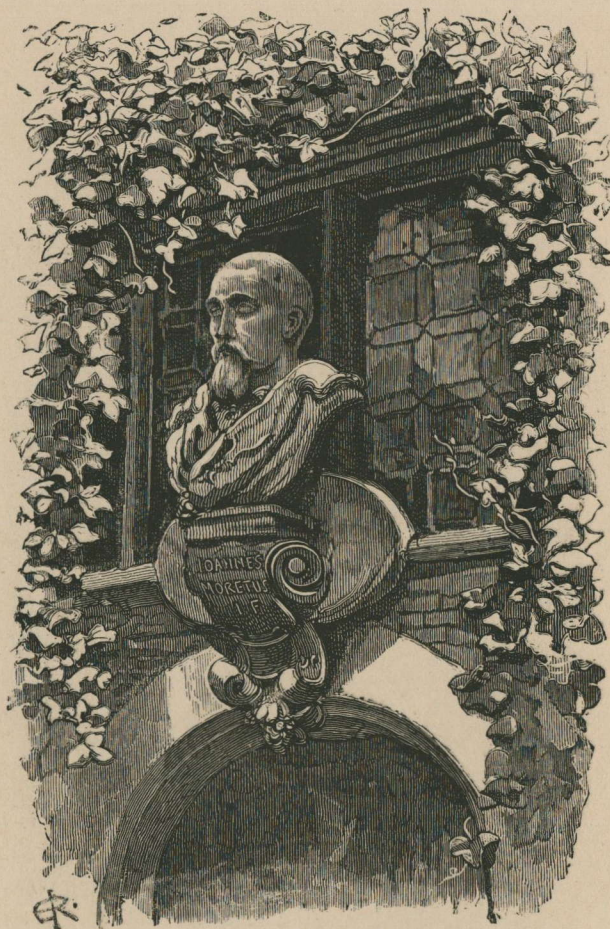
Doué d'une prodigieuse activité, le grand imprimeur anversoïse a édité



MUSÉE PLANTIN : LA COUR.

plus de quinze cents ouvrages, dont le Musée possède encore des exemplaires. Le plus important de tous, nous venons de le dire, est cette Bible Polyglotte, la *Biblia Regia*, à laquelle il travailla pendant cinq années, de 1568 à 1573.

Plantin édita le fameux ouvrage de L. Guicciardini : *La description de tous les Pays-Bas*, l'*Epitome du théâtre du monde* d'Abraham Ortelius, des livres de Dodonaeus, de Clusius, de Juste Lipse, de Simon Stevin. Il imprima en grec les tragédies d'Eschyle, en français le *Rolando furioso* de l'Arioste ;



MUSÉE PLANTIN : BUSTE DE JEAN MORETUS.

il est l'auteur du premier dictionnaire néerlandais : *De Schat der Nederduytscher-spraken*.

C'est aussi aux presses plantiniennes qu'on doit cet ouvrage célèbre et rarissime : *La magnifique et somptueuse Pompe Funèbre faite aux obsèques et funérailles de Charles V en la ville de Bruxelles*.

Les frontispices et les planches des livres qu'a produit l'imprimerie plantinienne ont été dessinés par Rubens, Erasme Quellin, Van Orley, Martin De Vos, Adam Van Noort, Corneille Schut, Jean-Claude De Cock, Nicolas Vander Horst, Pierre Vander Borch, Van Werden et par bien



MUSÉE PLANTIN : L'ESCALIER.

d'autres encore dont les noms sont inscrits en lettres ineffaçables dans l'histoire de l'art flamand.

Et cependant, malgré ses efforts, malgré son indomptable énergie, Plantin ne s'enrichit pas. Artiste dans l'âme, il préférerait perdre de l'argent plutôt que de produire des œuvres incomplètes, et plusieurs fois le grand homme

dut vendre ses biens, une partie de son matériel et de ses livres pour faire face à ses engagements.

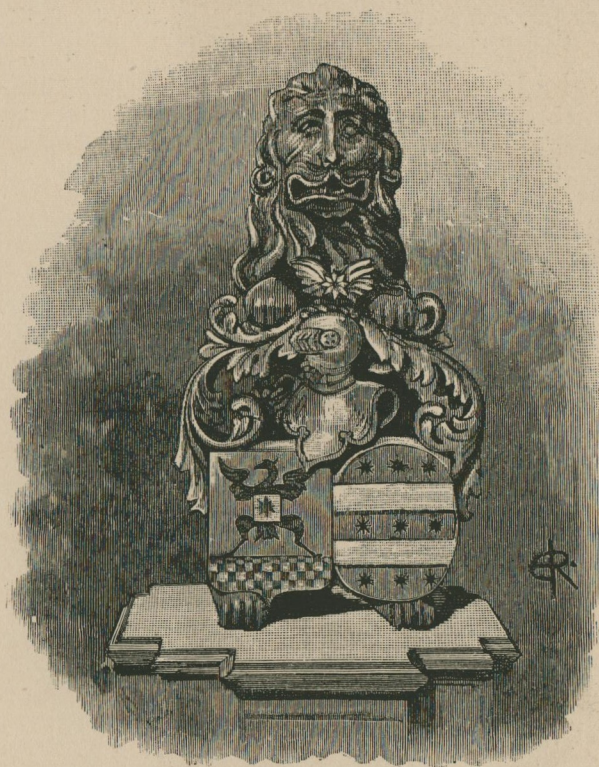
D'un autre côté, les subsides promis par Philippe II restaient... en Espagne, et Christophe Plantin n'avait guère à se louer des façons d'agir de son royal client. Il a laissé un mémoire qu'on conserve au

Musée et qui porte ce titre caractéristique : « Relation simple et véritable d'aucuns griefs que moy Christophe Plantin ay souffert depuis quinze ans ou environ pour avoir obéy au commandement et service de Sa Majesté, sans que j'en aye reçu payement ne recompense. »

En 1578 le roi de France offrit à Plantin, alors âgé de 64 ans, des appointements élevés et le titre d'imprimeur du Roi s'il voulait

venir s'établir à Paris. — Le vieillard refusa. Il refusa aussi en 1581 les propositions brillantes que lui faisait le duc de Savoie, et jusqu'à la fin de ses jours il resta fidèle à l'hospitalière cité qui avait vu ses premiers succès.

Sa vie tout entière fut une vie de travail et de lutte ; ni les cataclysmes politiques, ni les difficultés matérielles qu'il rencontra sur son chemin ne purent amener le découragement dans cette âme fortement trempée.



MUSÉE PLANTIN : ARMOIRIES DE BALTHAZAR MORETUS.

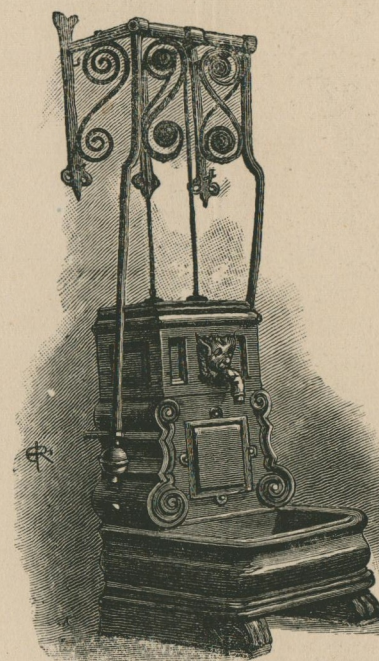
Plantin mourut le 1^{er} juillet 1589, âgé de 75 ans. Depuis 1570 il avait été nommé prototypographe du Roi (1).

Son successeur fut son gendre, Jean Moretus, qui jusqu'à la date de sa mort (22 septembre 1610) resta à la tête de la célèbre officine.

Depuis, l'imprimerie plantinienne fut dirigée, de père en fils, par les descendants de Jean Moretus, anoblis en 1692. Les Moretus avaient le privilège d'exercer le métier d'imprimeur sans déroger à la noblesse, et

leurs armoiries étaient d'or à l'aigle de sable chargée sur la poitrine d'un écusson de gueules, surchargé d'une étoile d'or rayonnante de même, à la champagne échiquetée d'azur et d'argent de cinq traits.

Le Musée Plantin-Moretus est situé sur le Marché du Vendredi. Sa façade, en pierre blanche, fut construite en 1761 par l'architecte Englebert Baets, pour compte de François-Jean Moretus, et au-dessus de la porte d'entrée on scella un cartouche en pierre de taille dû au ciseau d'Artus Quellin et exécuté en 1639 par l'éminent sculpteur pour compte de Balthazar Moretus.



MUSÉE PLANTIN : POMPE DU XVII^e SIÈCLE.

Ce cartouche représente la marque de l'imprimerie plantinienne : une main sortant d'une nuée et tenant un compas entre les branches duquel court une banderolle avec la devise de Christophe Plantin : *Labore et Constantia*. Deux figures allégoriques personnifiant le Labeur et la Constance tiennent une couronne, au-dessus de ces armoiries qui en valent bien d'autres.

(1) Le prototypographe du Roi devait veiller à ce que les ordonnances concernant les imprimeurs et les libraires fussent strictement observées par ceux-ci. Ces fonctions étaient purement honorifiques, et Plantin ne put jamais les exercer bien sérieusement.

L'œuvre d'Artus Quellin surmontait autrefois la porte des premiers bâtiments de l'imprimerie qui donnaient rue Haute.

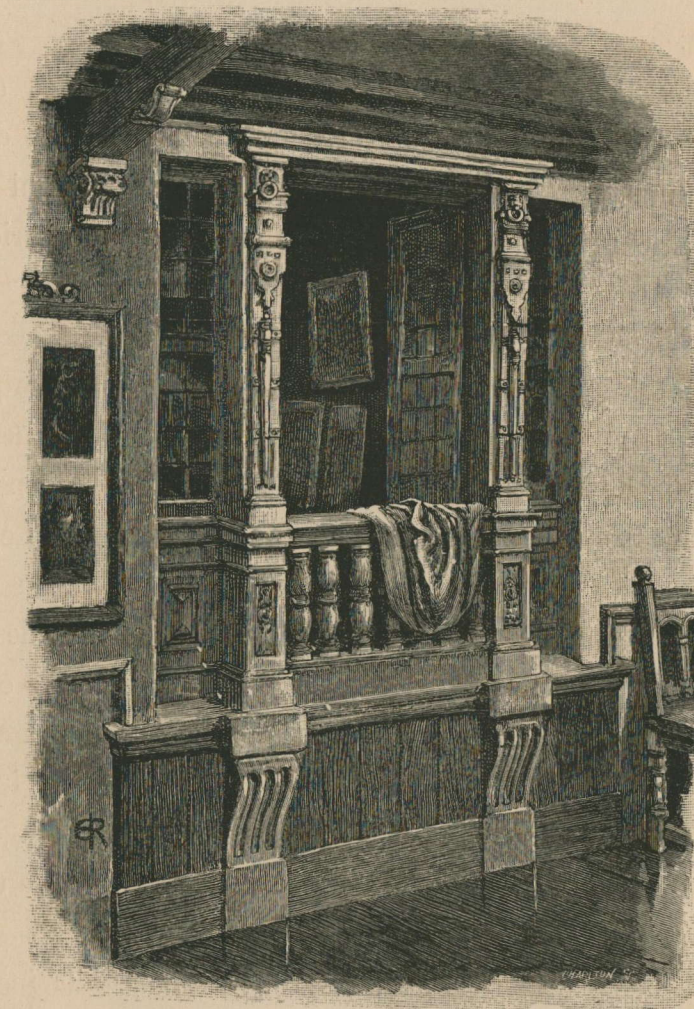
Les bâtiments entourent une cour, superbe d'aspect avec ses niches



JUSTE LIPSE.

dans lesquelles ont été placés successivement les bustes de Christophe Plantin et de ses descendants et qu'encadre un admirable tapis de lierre.

Au fond, sous une galerie couverte, est un petit escalier du commencement du ^{xvii}^e siècle, au pied duquel un lion de pierre juché sur un pilier tient entre ses griffes le blason de Balthazar Moretus. Une pompe



UN COIN DU MUSÉE PLANTIN.

très originale du ^{xvii}^e siècle, à robinet de bronze, est placée au milieu de la galerie.

Le Musée comprend un rez-de-chaussée et deux étages.

C'est au rez-de-chaussée, et donnant sur la cour, que se trouve l'ancienne

boutique de Plantin, rétablie telle qu'elle était de son temps, avec ses planchettes chargées de livres exposés en vente, son pupitre, son « *Catalogue des livres prohibés*, » son tarif des livres liturgiques et sa liste des auteurs dont les livres devaient être expurgés avant d'être livrés à l'impression.

Le cabinet des correcteurs, qu'orne une belle cheminée en marbre surmontée d'un tableau d'Adrien Van der Venne, le bureau de Plantin, tapissé de cuir doré, la chambre de Juste Lipse — l'ami intime du célèbre imprimeur — le magasin des caractères et l'imprimerie avec ses vieilles presses, ses balles à encre et son matériel accessoire plusieurs fois centenaire, sont situés également au rez-de-chaussée.

Les salons du premier étage sont garnis de tapisseries remarquables, de meubles de prix qui supportent des grès, des verreries, des faïences rares. Toute une collection de portraits qu'ont signé P.-P. Rubens, Quellin, Bosschaert, Van Reesbroeck, des tableaux de Van Uden, de Leyssens, de François Ykens, de Broers, de Wolfert et de Van Thielen ornent les murailles. On y conserve sous verre des manuscrits uniques, des dessins à la plume et au crayon des maîtres de l'école anversoise, des exemplaires richement reliés de livres de luxe imprimés par Plantin. Dans une des salles sont réunis les alphabets en bois taillé dont se servaient les premiers typographes, dans une autre on garde précieusement les ouvrages célèbres édités par les Estienne, les Elzévir, les Alde, les Zell, les Van der Goes, les Gerard Leeu, les Martens, etc., etc.

Les archives contiennent des documents, des manuscrits inestimables ; les collections de bois et de cuivres gravés, exposées dans des meubles vitrés, sont de toute beauté, ainsi que les épreuves de choix qui les accompagnent.

Au second étage se trouve la fonderie de caractères avec ses établis, ses étaux, sa meule, ses soufflets, ses fourneaux, ses matrices en cuivre, ses moules protégés par un grillage en fil de fer.

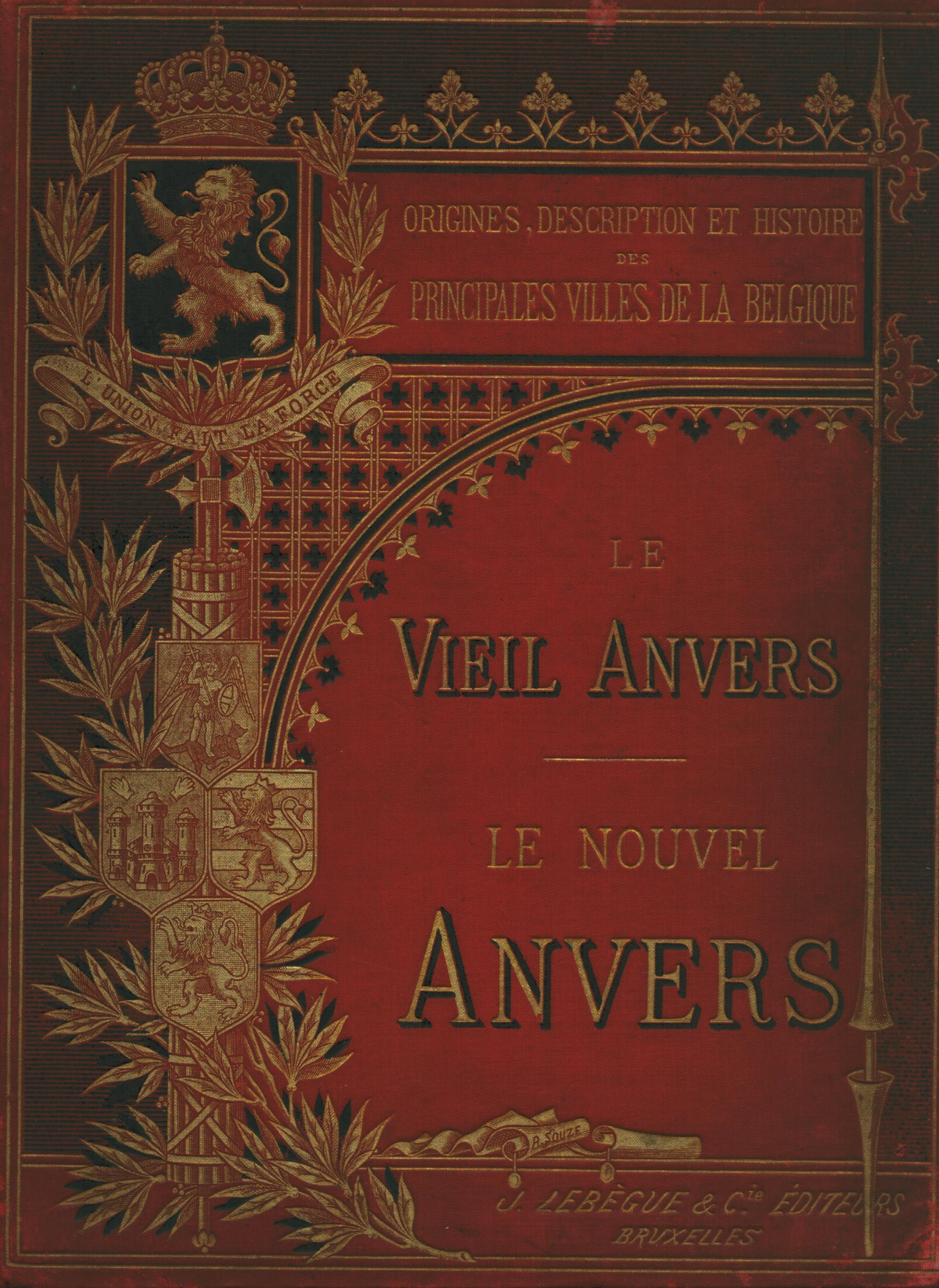
La bibliothèque, installée au même étage, contient à peu près 14,000 volumes.

Le Musée Plantin-Moretus a été ouvert au public, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le 19 août 1877 ; l'acte d'achat par lequel la ville d'Anvers en devint propriétaire date du 20 avril 1876.

La veille de l'ouverture on plaça au-dessus de la porte d'entrée d'un des salons du premier étage une plaque portant l'inscription suivante :

EN 1876
SOUS L'ADMINISTRATION DU BOURGMESTRE
M. LÉOPOLD DE WÆL
L'IMPRIMERIE PLANTINNIENNE
FUT ACQUISE
DE M. ÉDOUARD MORETUS-PLANTIN
PAR LA VILLE D'ANVERS AVEC L'INTERVENTION DE L'ÉTAT
ET TRANSFORMÉE EN MUSÉE PUBLIC.

FIN DU VIEIL ANVERS



ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
DES
PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

L'UNION FAIT LA FORCE

LE
VIEIL ANVERS

LE NOUVEL
ANVERS



A. SOUZE
J. LEBÈGUE & C^{ie} ÉDITEURS
BRUXELLES



L'UNION FAIT LA FORCE



COLLECTION NATIONALE

V.-A. LAGYE

ANVERS

MONUMENTAL ET PITTORESQUE

VIGNETTES ET DESSINS

DE

PUTTAERT, STROOBANT, H. HENDRICKX,
ED. DUYCK, ETC.

A-N. LEBÈGUE & C^{ie}, EDITEURS
BRUXELLES



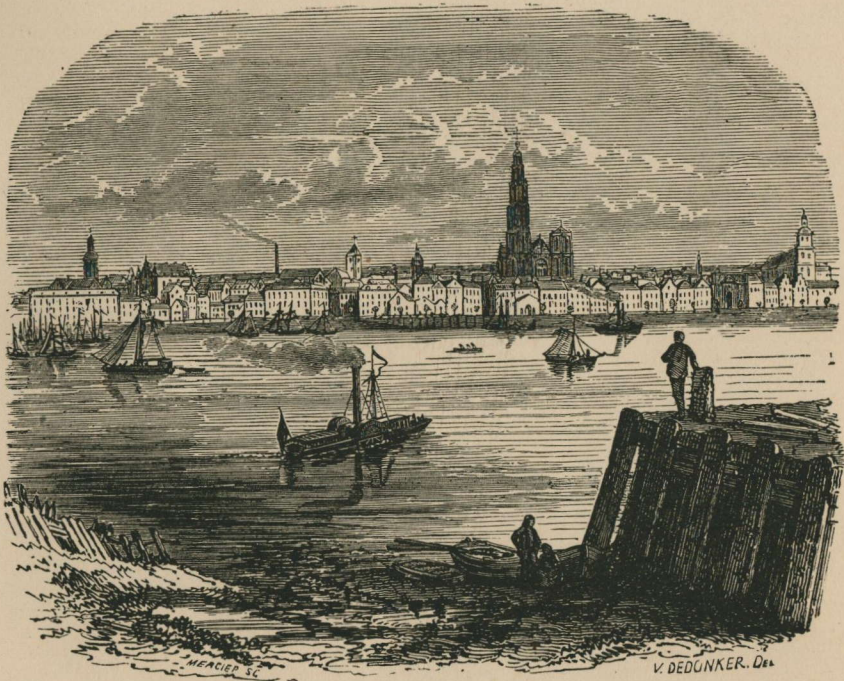
LE VIEIL ANVERS

ET

LE NOUVEL ANVERS

PAR

V.-A. LAGYE



BRUXELLES

A.-N. LEBÈGUE ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

LE VIEIL ANVERS

	PAGES.
Le Bourg. — Son origine, ses agrandissements successifs. — L'église Sainte-Walburge. — Le « Reuzenhuis. » — Le « Vierschare. » — Le « Steen. » .	5
L'enceinte d'Anvers au xiii ^e , au xiv ^e et au xv ^e siècle. — Les anciennes portes de la ville.	12
L'Organisation de la magistrature communale. — La première maison communale. — Le nouvel Hôtel de ville. — La Furie Espagnole. — La Citadelle. — La reconstruction du Palais communal. — La Grand'Place. — Les Maisons des Corporations et des Gildes.	23
La Cathédrale : Onze Lieve Vrouw op het staakske. — Les cloches communales. — La construction. — Les Iconoclastes. — La tombe de Quentin-Massys. — Le puits.	34
Les nouvelles paroisses. — Saint-Jacques. — Saint-Paul. — Le « Calvaire. » — Saint-André. — Les Augustins-Saxons. — La Compagnie de Jésus. — La Maison d'Aix. — L'église des Jésuites. — La « Sodalité. » — Saint-Charles Borromée. — Saint-Augustin. — Les Capucins. — Saint-Antoine de Padoue.	45
Le commerce d'Anvers au xiv ^e , au xv ^e et au xvi ^e siècle. — La Maison de Hesse. — La vieille et la nouvelle Bourse. — La Maison hanséatique. — La Maison de Portugal. — La Maison anglaise. — Le « Leguit. » — Gilbert Van Schoonbeke. — La Maison hydraulique. — La Halle aux viandes . .	64
La Montagne d'Or. — Le Marché au Poisson. — La Porte du « Steen. » — La « Tête de Grue. » — L'Arsenal de guerre. — L'Abbaye Saint-Michel. — Le « Prinsenhof. » — L'Eekhof	84
La Monnaie. — L'Émeute du Pont de Meir (1567). — La Place de Meir. — Le « Meir-Steeg. »	92
L'Imprimerie Plantinienne. — Le Musée Plantin-Moretus.	100

LE NOUVEL ANVERS

	PAGES.
Les premiers bassins. — L'Entrepôt royal. — Les Quais. — Leur rectification. — La transformation des terrains de la citadelle du Sud . . .	119
La Banque Nationale. — Le Palais de Justice. — La nouvelle Bourse — Le Musée. — L'Académie des Beaux-Arts. — Le « Cercle Artistique. » . .	131
Le Théâtre à Anvers. — Le Théâtre royal. — Le Théâtre flamand. — Les Variétés. — Le Parc. — Le Jardin Zoologique. — Les statues des places publiques d'Anvers.	141